



“Certains cœurs lâchent pour trois fois rien” de Gilles Paris

Ou comment en finir avec un père ignoble et violent qui a conduit l'auteur de dépressions en addictions et autres tentatives de suicide. Libératoire ?



L'auteur

De nombreux journalistes connaissent depuis longtemps l'attaché de presse fou de livres. Et ils sont encore plus nombreux à avoir applaudi l'écrivain, auteur notamment d'*Autobiographie d'une courgette*. Aujourd'hui, Gilles Paris, 61 ans, se fend d'une confession exceptionnelle.



Flammarion,
224 p., 19 €.

Je te tutoie encore. C'est tout ce que j'ai en tête, quand ma vie, entre tes mains, s'est réduite au silence. Je ne commencerai pas cette lettre par « Cher papa », rien de toi ne m'est cher.

Ces deux syllabes, papa, se répètent comme un refus. Si au moins j'avais pu, pas à pas, me rapprocher de toi. J'entends juste une négation : pas de papa. Le vide abyssal où je tombe depuis soixante et un hivers.

Je me relève l'été, j'aime la chaleur sur mon corps, la mer qui m'avale, ma peau qui brunit. Je ne connais rien de tes étés à toi, juste une chaise longue sur un carré de pelouse verte où tu lis l'un de mes livres qui ne t'est pas dédié, et ne le sera jamais. Plus rien ne nous lie, si ce n'est cette photo envoyée par ta femme sur mon portable, où tu essaies sûrement de me dire que tu t'intéresses à moi, quand rien de toi ne me soucie en retour. Tu as pris du ventre avec les années, je m'évertue à le perdre à chaque dépression, comme le poids trop lourd de notre histoire.

Maman me prend pour toi depuis que tu es parti. Plus de quarante ans déjà. Les conversations se terminent mal entre elle et moi, un dialogue de sourds qui laisse ses empreintes et ne règle aucun compte. Je ne te ressembles pas, pourtant. J'ai choisi d'être écrivain alors que tous les mots de la terre nous séparent. J'aime les hommes. Toi, ta nouvelle famille.

Je suis devenu attaché de presse, par hasard, pour communiquer, puisqu'avec

toi, il n'en est rien. Je n'ai pas de haine à ton égard, cela ressemblerait trop à de l'amour. J'aime te savoir loin : je n'ai pas peur de te croiser quand je marche au hasard des rues. Je n'ai rien de toi, ni ton adresse postale, ni ton portable, ni d'anciennes photographies, toutes jetées, brûlées ou disparues. Je t'imagine avec tes cheveux gris épars, tes petites veines éclatées comme un trop-plein de colère, agacé comme autrefois quand tu me regardais sans me voir, les mots sautant de ta bouche comme des balles qui ne m'ont pas tué. Tu as essayé pourtant, ta colère l'emportant sur la raison.

Je n'avais pas vingt ans et tu t'es comporté comme un salaud dans mon premier appartement, rue Eugène-Manuel. Tes poings sur moi, tes coups de pied dans mon ventre, dans ma tête. Ce jour-là, une personne dont j'ignore tout m'a porté sur son épaule et déposé dans un hôpital. Je l'aurais aimé, cet inconnu qui passait devant mes fenêtres et m'a sauvé.

On ne m'a pas appris à te rendre la pareille. Ni toi, ni personne. C'est peut-être ce que je suis en train de faire avec cette lettre. J'aurais dû réagir avant, t'en coller une. Je t'ai laissé me faire mal. L'extérieur ce n'est rien, la peau cicatrise. Mais en dedans, rien ne me réparera.

Je danse dans les rues quand personne ne me regarde. J'essaie de rendre ma vie plus insouciant, et tu n'y es pas le bienvenu.

La vie n'est pas une voie romaine. [...]